

JENNIFER IRVINE

**JE CROYAIS
TOUT
SAVOIR**

COUVERTURE

Conception graphique : Antoine Fortin

INTÉRIEUR

Révision : Élyse-Andrée Héroux

Correction : Romy Snauwert

Mise en pages : Michel Fleury

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026

Tous droits réservés

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être utilisée pour l'entraînement, l'affinage ou l'alimentation de modèles d'intelligence artificielle, de grands modèles de langage (LLM) ou de tout système d'IA générative, sans l'autorisation expresse et écrite de l'autrice.

ISBN : 978-2-89811-476-2

ISBN (PDF) : 978-2-89811-478-6

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-477-9

Dépôt légal : 3^e trimestre 2026

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

Chapitre 1

Ce que Tina Marshall a vécu, personne ne devrait jamais avoir à l'endurer. Elle n'a pas eu le temps de crier. Elle n'a pas eu le temps de courir. C'est à peine si elle a eu le temps de réaliser ce qui était en train de se passer. Chez elle, dans sa propre maison, l'endroit où elle se sentait le plus en sécurité. L'endroit où rien de mal n'était supposé lui arriver. Julian Bennett lui a sauté dessus, armé d'un couteau, avec une violence inhumaine.

Ce qu'il n'avait par contre pas prévu, c'est que Tina allait se battre. Jusqu'au bout. Quand les experts médico-légaux ont examiné son corps, ils ont retrouvé des marques claires de défense : plusieurs phalanges tranchées net, preuve qu'elle a tenté de bloquer les coups, de repousser la lame, de survivre.

Tina avait une force de caractère exceptionnelle... qui n'a malheureusement pas suffi pour la sauver.

Après le meurtre, Julian a transporté le corps jusqu'au VUS de la victime : un Mercedes GLK 2011 de couleur noire. Il a pris le volant et a roulé pendant près de vingt minutes, hors des quartiers résidentiels. Les caméras de surveillance de la ville l'ont capté à cinq reprises. On peut littéralement retracer son trajet, image par image, à travers des écrans granuleux. On aurait dit un mauvais film de série B.

Finalement, il a laissé le véhicule sur un terrain vague à moitié envahi par les herbes hautes, dans un coin industriel à

peine éclairé. Trois jours plus tard, c'est un agent de sécurité d'un entrepôt voisin, Brian Leclair, quarante-deux ans, qui a donné l'alerte. Il pensait tomber sur une voiture volée. Mais dès qu'il s'est approché pour noter la plaque, l'odeur l'a frappé. Une odeur épaisse, presque chaude, qui colle au fond de la gorge. Il a fait le 911 sans hésiter. Sur la banquette arrière, les policiers ont trouvé le corps de la pauvre Tina, grossièrement enveloppé dans une bâche. L'assaillant avait laissé ses empreintes sur le volant et son ADN a été retrouvé sous les ongles de Tina, une autre preuve qu'elle s'est débattue. Et sur la scène du crime, ils ont retrouvé une trace de sang qui n'appartenait pas à la victime.

Le pathologiste judiciaire appelé à la barre l'a confirmé :

— Quand on poignarde quelqu'un avec rage, on finit souvent par se blesser soi-même. C'est classique. La main glisse le long de la lame et le tueur saigne.

C'est ce sang-là qui a permis d'identifier Julian Bennett, vingt-neuf ans. Son arrestation a eu lieu deux jours après la découverte de la voiture. Il était en train de jouer à un jeu vidéo, ben relax dans son sous-sol.

Mais trouver le coupable n'est pas suffisant. Il y a toujours un vide à combler pour les proches et un sens à donner à l'horreur. Pourquoi a-t-il fait ça ? Pourquoi elle ? Pourquoi autant de rage ? Bien que nécessaires, les réponses à ces interrogations nourrissent plus souvent la colère de ceux qui vivent le deuil qu'elles ne les soulagent.

La pauvre Tina a été choisie complètement au hasard par ce gars-là, qui, disons-le franchement, n'allait pas bien dans sa tête. Il rôdait dans le quartier depuis un bout, à la recherche de la bonne victime. Il voulait faire mal. À quelqu'un. Peu importe qui. Ce qu'il cherchait, c'était une femme seule, jeune, qui avait l'air de mener une belle vie... le genre de personne trop inaccessible, trop parfaite à ses yeux.

Tina a croisé son chemin au mauvais moment. Certains disent que le hasard fait bien les choses. Mais ce soir-là, le hasard avait les mains sales.

Au terme du procès, les membres du jury n'ont mis que trois heures pour arriver à un accord: coupable sur toute la ligne. Il a reçu une sentence de prison à vie, sans possibilité de libération conditionnelle.

OK gang, merci d'avoir écouté Trigger Warning. Je m'appelle Maddie, et je vous dis à la semaine prochaine!

J'enlève mes écouteurs, je me lève et je ferme la porte vitrée du studio. Je dis ensuite bye à Wes, mon réalisateur au sarcasme légendaire.

— Ark, j'peux pas croire que le gars a laissé la victime pourrir comme un vieux sac à vidanges... En plus ça a tout scrapé les beaux sièges en cuir de la Mercedes!

— Voir que c'est ça qui te vient en tête!

Il ricane et hausse les épaules. C'est toujours comme ça avec lui. Son humour noir passe ou casse; aujourd'hui, ça passe de justesse.

Avant de partir, je prends un muffin dans le plat que Wes a laissé traîner sur le comptoir. Croustillant sur le dessus, moelleux et un peu tiède encore à l'intérieur. C'est sa blonde, Sacha, qui les a faits. Elle insiste toujours pour qu'il m'en apporte un.

— Ta blonde est vraiment la reine des muffins, que je dis à Wes en savourant ma bouchée.

Il laisse échapper un petit rire et secoue la tête.

— Tellement. Ces temps-ci, elle est en mission. Elle en fait presque tous les jours: citron et bleuets, pommes et pacanes, chocolat blanc et canneberges. J'en mange tous les jours.

— Pauvre toi.

— Je sais. Ma vie est difficile, qu'il me répond avec un faux air dramatique. J'me sacrifie pour éviter le gaspillage alimentaire.

— Quel héros.

— Merci. J'attends encore ma médaille du gouvernement. Je prends une autre bouchée.

— Sérieusement, ils sont vraiment bons.

Le sourire de Wes s'adoucit.

— Je vais lui dire. Elle va être contente. Elle me demande quasiment une critique gastronomique complète après chaque recette.

— J'vais la texter et lui dire que j'lui donne cinq étoiles.

En plus de ses talents culinaires, Sacha a aussi un talent naturel pour la déco. Elle sait vraiment comment aménager un espace pour que ce soit chaleureux et tendance tout en ajoutant sa petite touche magique ultracréative. C'est justement elle qui a décoré le studio et l'a transformé en un endroit aussi confortable que macabre. Les murs sont peints dans un noir mat qui avale la lumière, percé ici et là de cadres dorés un peu baroques, contenant des illustrations de crânes, de vieilles planches anatomiques et des photos de maisons abandonnées, jaunies par le temps et qui ont l'air de venir d'une autre époque. En entrant, il y a un gros divan vintage en velours brun, couvert de coussins qui te donnent envie de t'y étendre pour rêvasser.

Je mange la dernière bouchée du muffin avec un plaisir renouvelé, je texte un beau merci à Sacha et je m'en vais. AirPods en place, je me faufile dans la fin d'après-midi.

Il y a quelque chose de paisible dans le fait de marcher après le boulot. Particulièrement en plein mois de juillet où on peut admirer les fleurs à perte de vue et où le soleil semble rendre tout le monde souriant. Ça remet un peu mon esprit à zéro, surtout dans ce quartier-ci ! Le Plateau, c'est mon p'tit univers : murs de briques colorés, cafés remplis d'étudiants en quête de

Wi-Fi, odeur persistante de torréfaction. À cette heure-ci, le café se transforme en bière de microbrasserie. Y'a toujours une gang dans le parc: des mamans *bougie* qui promènent leur poupon dans une poussette Nuna comme si c'était une Tesla, pis des hippies modernes, nu-pieds dans un hamac tendu entre deux érables. Ça chille, ça vapote, ça joue de la guit.

J'te jure, dans ce quartier, tu peux croiser un gars en veston-cravate qui fait du skate à côté d'un clown de rue qui vend des tisanes maison. Et j'adore ça. Cette espèce de chaos doux. Ce mélange d'odeurs, de styles, de vies. Il est 16 h 13. J'ai tout juste le temps qu'il me faut pour relaxer avant ma *date* de ce soir.

Mon penthouse m'attend au troisième étage d'un vieil immeuble retapé. J'infuse du thé vert dans ma tasse préférée, celle avec les chats qui jouent au tarot, puis je m'enfonce dans le divan. Tout de suite, Mr Crowley, ma petite ombre fidèle, me saute dessus et s'installe sur moi en ronronnant. Zéro gêne. Le soleil de fin de journée traverse les grandes fenêtres, frappe les boules disco que j'ai suspendues au plafond et éclabousse le salon de paillettes arc-en-ciel. Mes plantes brillent comme si elles venaient de gagner un concours de beauté. Merci, Laura Pigeon, pour les *plant hacks* sur TikTok.

Je scrolle mes réseaux. Ça fait partie de la job; c'est lourd parfois, mais la plupart du temps, ça réchauffe le cœur.

@AussieCathyMalo: *Wow, merci pour cette histoire!*

@JessSimono99: *Maddie, ton maquillage est ON POINT!*

@Ferland_ME: *C'est tellement triste...*

@Dave_Charland: *Quel débile ce douchebag!*

Je like, je réponds et je quitte l'appli. Déjà 17 h. Douche *time*.

Sous l'eau chaude, je pèse le pour et le contre : me raser ou pas ? C'est ma troisième *date* avec Nathan Béliveau, le pompier que j'ai rencontré sur Tinder. Je hais cette app, mais bon... J'ai envoyé sa bio, son numéro de plaque et même le nom de son chat à Nell, ma meilleure amie. Bref, il ne le sait pas, mais impossible de me kidnapper sans se faire prendre.

Allez, on rase. J'pourrais y aller *full bush* dans mon *g-string*, pis techniquement j'ai rien à prouver... mais on va se le dire : c'est pas mal moins *winner* côté confiance en soi.

Après la douche, je m'habille et je me regarde dans le miroir : cheveux vagués, jeans baggy noir, camisole courte ajustée, espadrilles roses, *choker* doré. Un petit trait d'eyeliner. Pas plus, je veux de l'effort discret. *Cute goth on a casual Friday*.

Je flatte minou et je sors. Je ferme la porte et je double-vérifie la serrure. Trois tours de clé, toujours. Parano ? Peut-être. Prudente ? Sans aucun doute.

Je respire. La soirée peut commencer.

Trois petites minutes à pied seulement me séparent du métro. Je saute dedans : direction le Vieux-Port. Trouver du stationnement là-bas c'est impossible. Tu peux tourner en rond vingt minutes et finir quand même à dix coins de rue. En ville, ma voiture sert plus à la déco qu'autre chose... Ma grand-mère s'est assurée que je sois bien confortable lorsqu'elle était en vie. Elle m'a tout payé : les études que j'ai faites en psychologie, ma voiture et mon condo. Elle serait pas mal surprise de la tournure de ma carrière. Après tout, je ne crois même pas qu'elle savait ce qu'était un podcast avant de mourir. Je pense quand même qu'elle serait fière de moi, même si je ne suis pas devenue Docteure Maddie. D'ailleurs... est-ce qu'on peut dire « Docteure Maddie » ? Ou c'est juste avec le nom de famille ? Peu importe... J'ai un studio au lieu d'un bureau et une communauté d'auditeurs au lieu d'une clientèle de patients. C'est pas mal plus mon genre.

C'est ma grand-mère qui a insisté pour que j'aie une voiture. «Maddie, ta voiture, c'est ton AUTO-nomie», qu'elle me disait. C'était pas drôle, mais j'en ris encore. Je pense qu'elle aimerait bien Nathan. Plus que mon ex, ça c'est certain.

J'ai été un an avec un gars qui s'appelait Olivier. On s'est séparés pendant la pandémie. Je dis «on» pour rester polie, mais c'est je. JE l'ai laissé.

Au début, j'étais charmée par son côté artiste tourmenté, mais il s'est vite avéré que tout ce qu'il faisait, c'était fumer du pot pis peindre des toiles remplies de carrés de toutes les couleurs. De l'abstraction géométrique, que ça s'appelle, il paraît...

Pendant les six premiers mois, je ne me suis pas trop aperçue qu'il ne faisait pas grand-chose de sa vie. On sortait, on allait au resto, on allait voir des shows. On était *cute* ensemble. Deux métalleux avec les cheveux longs, lisses, dignes d'une pub de shampoing. J'ai pas mal changé depuis. J'ai gardé un petit fond gothique, mais mon look est plus mature. Ou plutôt, je suis une version adulte fatiguée de la gothique d'avant. À part pour des occasions spéciales, *no way* que je vais passer une heure à me battre avec mon eyeliner.

C'est pendant la pandémie que j'ai compris que tout son génie créatif se résumait à... des carrés. Juste ça. Juste. Des. Carrés. Carrés rouges... Carrés bruns... Il me reprendrait sûrement ici: «C'est pas rouge, Maddie. C'est lie-de-vin» et «C'est pas brun non plus. C'est brou de noix.» Brou de *fucking* noix... Au moins, j'ai enrichi mon vocabulaire en pantone poétique. Comme si attribuer des noms *fancy* aux couleurs leur donnait plus de profondeur. *Spoiler*: non. Au bout d'un autre six mois à regarder ce cube Rubik émotionnel faire ses toiles, j'ai dit merci bonsoir. Et c'est là que j'ai lancé mon podcast.

Il faut dire que j'avais une longueur d'avance sur la plupart des podcasteurs, j'avais déjà une histoire à raconter. Celle

qui traînait depuis près de quinze ans dans les coins sombres de mon cerveau.

La voix robotique qui sort de l'interphone du métro m'indique que j'arrive à ma station. Je descends à Champ-de-Mars, avec ses bancs trop propres pis ses murs qui suintent le budget culturel mal investi et je me dirige vers le resto. Nathan est déjà arrivé, il m'a texté un petit : « J'suis là mais prends ton temps :) ». Il est vraiment fin.

Grand-maman aurait dit : « Le cœur sur la main, le cadenas dans l'autre. » Ça m'a pris un peu de temps avant de comprendre ce qu'elle voulait réellement dire, mais maintenant, je me ferais tatouer ce dicton sur une côte. Il ne faut pas avoir peur de donner son cœur et de vivre l'amour à cent pour cent. En revanche, il faut garder la clé de son jardin intérieur et savoir barrer la porte quand c'est nécessaire.

J'ai de la difficulté à l'admettre, mais quand je vois Nathan, je ressens un p'tit quelque chose. Un pincement au cœur, léger. Une chaleur dans la poitrine qui monte d'un cran et me rappelle que je ne suis pas faite en bois.

Il est vraiment beau, faut le dire : six pieds quatre, musclé (juste assez pour que tu le remarques sans qu'il le fasse exprès), des dents blanches bien droites et des yeux verts qui te font sentir comme la seule personne dans la pièce. Il a des fossettes quand il sourit, et ses cheveux foncés, un peu en bataille, donnent l'impression qu'il sort de la douche.

À mon arrivée, Nathan se lève et vient me faire un câlin. On ne s'est pas encore embrassés, mais ça flotte dans l'air. Je le sens. Probablement ce soir. Il tire ma chaise avec ce petit air attentif qui me fait craquer, pis je m'assois en essayant de pas trop sourire. J'ai déjà l'air d'une ado avec un crush. Il a le don de me faire sentir comme une princesse. Il me regarde avec un demi-sourire, un peu gêné, un peu fier.

— T'es vraiment belle ce soir, Maddie. J'tenais à te le dire.

Je souris. Son compliment me fait vraiment plaisir, mais dans ma tête j'entends un petit : « Pis les autres soirs, j'étais quoi ? Moyenne-plus ? »

La serveuse arrive avec un air chaleureux et professionnel qui me donne l'impression d'être attendue. On commande chacun un verre de blanc ; un bon, sec, froid, qui goûte les terrasses d'été, et une entrée à partager.

On jase tranquille, sans se presser. J'aime ça, la manière qu'il a d'écouter. Il semble réellement curieux de ce que j'aime. À deux ou trois reprises, il vérifie si je suis bien, si j'aime l'endroit, si le vin me plaît. Des questions simples, rassurantes. Tout coule naturellement... jusqu'à ce que je sente un regard insistant sur moi, une démangeaison mentale. Je lève les yeux : une fille d'une vingtaine d'années, assise à une table plus loin, est clairement en train de chuchoter quelque chose à sa chum tout en pointant discrètement dans ma direction. Subtile comme un klaxon dans une église. Ou un feu d'artifice dans une bibliothèque.

Elle finit par se lever et vient me voir, un peu nerveuse.

— Excuse-moi... je veux pas déranger, mais... est-ce que t'es Maddie ? Genre... *Trigger Warning Maddie* ?

Je souris poliment et lui réponds que c'est bien moi. Elle me dit qu'elle adore ce que je fais, qu'elle écoute chaque épisode pis qu'elle a même convaincu son chum de s'y mettre. On prend un selfie rapide, pis elle repart tout excitée. Nathan, lui, me regarde avec un petit sourire en coin, les bras croisés.

— *Trigger Warning Maddie* ? C'est ton nom de célébrité ? me demande-t-il avec un regard amusé.

— Ben là... J'suis pas Beyoncé non plus. Je suis juste une fille qui raconte des affaires un peu trash dans un micro, pis qui attire du monde qui aime se faire peur en faisant leurs p'tites tâches de la vie quotidienne.

— C'est bien ça? me dit-il en tournant l'écran de son téléphone vers moi, me montrant ainsi le logo de mon podcast qu'il a trouvé sur Spotify.

J'acquiesce d'un signe de tête.

— J'devrais commencer par quel épisode?

Je me fais souvent poser cette question et je dois avouer que je ne sais jamais vraiment quoi répondre. Mon premier épisode est clairement mon préféré dans mon cœur, sauf que, le manque d'expérience et de confiance s'entendent dans mon ton de voix.

— Wow, numéro 20 dans le top des podcasts! 4,9 étoiles sur 5! T'as combien d'écoutes!? qu'il enchaîne, emballé.

Je souris, mais je sens déjà mon cerveau chercher la sortie de secours. J'ai jamais été super à l'aise avec les compliments. Ou les gens qui creusent un peu trop vite.

— Et toi, t'as éteint combien de feux aujourd'hui?

Je lève mon verre, comme pour faire un *cheers* à mon habile déviation.

La serveuse revient pile à ce moment avec notre burrata. Fromage fondant, tomates rôties, pain encore tiède. Bénie soit-elle.

Le temps passe vraiment vite en compagnie de Nathan. Quand le repas est terminé, je vais aux toilettes, question de me remettre du rouge à lèvres et de vérifier que j'ai rien de pogné entre les dents. Quand je reviens à la table, je comprends qu'il en a profité pour payer puisqu'il me demande, en mettant son portefeuille dans la poche arrière de ses jeans, si ça me dit d'aller marcher sur le bord de l'eau.

Le soir est tombé. Le ciel arbore une teinte bleu foncé parfaite, les lampadaires du port jettent une lumière chaude sur les pavés usés et les reflets des bateaux dans l'eau bougent doucement, rappelant un rêve flou. Il fait juste assez frais pour qu'on se colle un peu. On marche, main dans la main avec l'impression que le reste du monde est en mode pause.

On tombe sur une vieille arcade ouverte direct sur le trottoir. Une invitation impossible à ignorer. T'as pas le temps d'hésiter. Tout est là, exposé. Le bruit te saute au visage avant même que tu mettes un pied dedans : les lumières qui flashent sans arrêt, les machines rétro qui font un vacarme infernal, pis des ados survoltés clairement crinqués sur le sucre. C'est vieillot, un brin louche. J'ai le goût d'entrer.

Ce que j'aime de Nathan, c'est qu'il est *game* pour embarquer dans mes idées, mes folies... Je le regarde en voulant dire « on y va ? » et, sans que j'aie prononcé un mot, il comprend et file direct vers les fléchettes.

— J'peux pas passer devant une cible sans me tester, c'est plus fort que moi, annonce-t-il, déjà en train de viser avec le même sérieux que s'il était en mission pour la NASA.

Moi, je vais droit vers les machines à toutous. Celles où tu penses toujours que « cette fois-ci, c'est la bonne », mais qui t'humilient chaque fois.

On ressort de là les mains vides, les poches plus légères, mais le cœur un peu plus plein. On marche encore un peu, les doigts entrelacés, sans trop parler. Le genre de silence qui est pas mal plus doux que tous les mots. On arrive au coin de la rue, là où je prendrais normalement le métro, et Nathan ralentit le pas.

— Tu veux que je te raccompagne ? Ma voiture est tout près.

Je hoche la tête, poliment, mais à l'intérieur, mon cerveau allume ses gyrophares.

Red flag ? Pas nécessairement. Mais la p'tite voix dans ma tête se met à faire des pirouettes. « T'es seule. Il est fort. Il sait que tu t'en vas chez toi. » Est-ce que je veux vraiment qu'il sache où j'habite ? C'est con, je sais. Il est gentil, doux, drôle... mais j'ai vu trop d'affaires. Raccompagner une fille, c'est un geste romantique. Jusqu'à ce que ça vire en reconstitution de scène de crime sur Netflix.

Je le regarde du coin de l'œil. Il n'attend pas ma réponse, il n'insiste pas. Il ne force rien. Ça me rassure un peu.

Alors je dis simplement :

— OK, pourquoi pas.

J'embarque avec lui, sans commenter, sans lui parler de mon petit combat intérieur. Mais je lui donne une adresse... légèrement approximative. Au cas où.

Dès que je ferme la portière, une odeur weird me frappe.

— Ça sent... le bois ?

— Ouais, j'ai laissé mon manteau du chalet dans le coffre. Il pue la fumée depuis avril, mais j'suis rendu attaché.

— Un chalet ? Là, t'essaies de me séduire pour vrai.

Et d'un coup, on se met à parler de son vieux camp au bord d'un lac. Des histoires de quai à réparer, de moustiques en gang de quatre mille pis de chicanes de famille qui se règlent autour d'un feu. Il parle les yeux mi-brillants. Je découvre qu'il est du genre qui s'attache aux odeurs, aux objets, aux souvenirs. Je l'écoute, un peu trop charmée pour me concentrer sur les rues qui défilent.

Elle me fait du bien, cette conversation-là. Avec une vraie personne. Pas d'histoires sordides, pas de disparitions inexpliquées. Simplement un gars qui parle de bois de chauffage et de chasse-moustiques.

Arrivés à l'intersection que je lui avais indiquée, il se stationne et me dit doucement :

— Merci pour ce soir.

Il s'approche et je peux sentir son parfum. Propre. Boisé. Un peu sucré.

Ses yeux fixent les miens, puis descendent vers ma bouche. Minimoment d'hésitation, où personne ne bouge. Le temps s'étire. Comme dans un film, on sait exactement ce qui s'en vient, mais on veut en savourer l'attente.

Puis, il m'embrasse. Pas trop vite. Pas trop fort. Juste assez pour que mon ventre fasse une petite vrille. Mon cœur ralentit...

ou accélère, je suis plus certaine. Un baiser lent, mais sûr. Un baiser de quelqu'un qui sait ce qu'il fait, mais qui te demande la permission.

Quand il recule, j'ai encore les paupières fermées. Je les rouvre, un peu mêlée, un peu flottante.

Et je souris.

C'était pas une soirée parfaite. C'était mieux.

Chapitre 2

Il y a quinze ans

La cloche de l'école résonne encore dans mes tympans quand je ferme mon casier. L'air du corridor sent le déo Axe, la pizza de cafétéria et l'été qui s'en vient. Je glisse ma lecture du moment dans mon sac : *Hell.com*, de Patrick Senécal. « Nerd un jour, nerd toujours », dit Catherine, moqueuse et sérieuse à la fois.

Je pense qu'elle me traite de nerd parce que j'aime lire... mais honnêtement, si elle avait déjà ouvert un Senécal dans sa vie, elle saurait que ce genre-là, c'est pas pour les rats de bibliothèque. C'est pour les esprits un peu tordus. Ceux qui veulent regarder dans le noir, juste pour voir ce qui s'y trouve.

Quand on parle du loup, voilà Cath, qui vient me rejoindre, carnet de croquis coincé sous le bras. Ses Converse sont couverts de Sharpie noir, traces d'ennui accumulées pendant le cours de maths. Elle me salue d'un geste du menton pas trop démonstratif, sa façon à elle de dire « contente de te voir ».

— Tu viens ? Marissa joue dans quinze minutes.

— Oui, j'arrive.

— Faut pas être en retard, l'autre fois on avait manqué plus de la moitié du match.

— Je sais. Elle nous en a parlé pendant deux jours...

On traverse le stationnement de l'école, sac sur l'épaule, soleil dans les yeux. L'asphalte dégage déjà une chaleur d'été, même si on est seulement au mois de mai. Catherine grimace et remonte la bretelle de sa camisole en chialant sur le fait qu'on devrait déjà être en vacances.

Au gymnase, l'odeur de plancher ciré, de sueur séchée et de genouillères en néoprène nous saute au visage. Marissa est déjà sur le terrain : queue de cheval haute, maillot noir et doré à l'effigie de Coper High, sourire *ultra-bright*.

Elle repère nos silhouettes, lève le pouce puis claque un service qui file comme une fusée. Filet, ligne de fond, applaudissements. Du grand Marissa. Toute l'école l'adore, et à cet instant, je sens mon cœur se gonfler de fierté (et peut-être d'une petite pointe d'envie que je m'interdis d'analyser).

Catherine sort son Samsung à clapet avec des stickers holographiques partout et m'envoie un texto.

Cath : Après, slush chez Kelley ?

Moi : Oui. J'meurs de soif.

Kelley, c'est le seul dépanneur du coin qui vend de la slush et où tu peux choisir tes bonbons à l'unité pour remplir un beau p'tit sac en papier brun. Kelley, c'est aussi le nom du propriétaire. Il est un peu bizarre mais vraiment sympathique. Il habite une maison qui ressemble à un petit château. On ne sait rien de sa vie, ce qui est plus qu'étonnant par ici. Est-ce qu'il vit seul ? Est-ce qu'il a déjà été marié ? Est-ce qu'il a des enfants ? Est-ce qu'il sort la nuit quand tout le monde dort ? Est-ce qu'il kidnappe des gens et les emprisonne dans un cachot en dessous de sa maison ? Personne ne le sait. Mais mon amour pour la slush et pour les bonbons dépasse tous les soupçons que je pourrais avoir envers monsieur Kelley.

Je referme mon cell et lève la tête. Marissa nous fait un clin d'œil en pointant fièrement le score. Genre: « Vous avez vu ça? » Ça nous fait rire.

On formera un trio pour toujours, toutes les trois. On se connaît depuis la maternelle. On a besoin les unes des autres autant que de respirer. Y'a pas de « moi » sans « elles ». Trois pièces d'un casse-tête; uniques par nature, mais indispensables pour que le tableau soit complet.

J'applaudis, dans les gradins, avec mon amie aux Converse crayonnés, pendant que notre star du volley sert des missiles au-dessus d'un filet trop bas pour ses ambitions.

Je frappe des mains. Catherine esquisse un sourire rare. Et l'histoire, elle, attend son moment pour dérapier.